



HAL
open science

Quelques aspects du vocabulaire d'origine française

Jean-Pascal Pouzet

► **To cite this version:**

Jean-Pascal Pouzet. Quelques aspects du vocabulaire d'origine française. L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais 3, Jun 2000, Nancy, France. pp.355-376. hal-04683730

HAL Id: hal-04683730

<https://hal.science/hal-04683730v1>

Submitted on 2 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quelques aspects du vocabulaire d'origine française dans *Genesis and Exodus*

Le manuscrit 444 de la Bibliothèque de Corpus Christi College, Cambridge transmet l'unique exemplaire connu du poème anonyme *Genesis and Exodus* (*GE*). Provenant des Midlands de l'est, sa composition est réputée dater des environs de 1250, tandis que sa copie, tenue en général pour être intervenue entre 1300 et 1325, me semble pouvoir être avancée au dernier quart du XIII^e siècle, pour des raisons paléographiques.¹ Le modèle suivi, un *textus* mêlant des traits de *prescissus* et de *semi-quadratus*, en fait un texte scripturaire précieux : il consiste en une mise en vers (4162 en tout) d'éléments du Pentateuque (l'essentiel de *Genèse* et *Exode*, et des fragments de

¹ Voir J.-P. Pouzet, « Genesis and Exodus et sa source latine, l'Historia Scholastica de Pierre Comestor », mémoire de DEA sous la direction de M. le Professeur Leo Carruthers, Université de Paris IV-Sorbonne, juin 1999 : « II.3. Le modèle d'écriture », 42-5. En m'appuyant sur Stanley Morison (« *Black-Letter* » *Text*, Cambridge : Cambridge University Press, 1942), Malcolm B. Parkes (*English Cursive Book Hands 1250-1500*, 2^e édition revue par l'auteur, Londres : Scolar Press, 1979) et Cyril E. Wright (*English Vernacular Hands from the Twelfth to the Fifteenth centuries*, Oxford : Clarendon, 1960) j'avais la fourchette 1250-90. Les deux copies de *The Owl and the Nightingale* offrent une comparaison étroite avec *Genesis and Exodus* : voir le *fac-simile* des deux manuscrits édité par Neil R. Ker, Oxford, EETS 251, 1963 (pour 1962, réimp. 1993). Dans son introduction p. ix, Ker n'est pas favorable à la datation précoce avancée par Wright (ca. 1250, ou peu après) ; il revient quant à lui à l'hypothèse de Sir Frederick Madden, qui assigne les copies de *O & N* à la seconde moitié du XIII^e siècle. Neil Cartlidge et Alan J. Fletcher ont récemment donné « peu après la mort de Henri III en 1272 » comme date probable de composition du poème et de ses deux transcriptions : voir respectivement « The Date of The Owl and the Nightingale », *Medium Ævum* 65 (1996), 230-47 : 233-4, et « The Genesis of The Owl and the Nightingale: A New Hypothesis », *The Chaucer Review* 34 (1999), 1-17 : 1-2. Par conséquent, je corrige ici la période précédemment avancée pour la transcription de *Genesis and Exodus*, en proposant la fourchette 1270-1300.

Lévitique, Nombres et Deutéronome), tirés des cinq premiers livres de l'*Historia Scholastica*, le commentaire scolastique de Pierre le Mangeur (*al.* Comestor, Manducator), auxquels s'ajoute vraisemblablement un passage issu du poème *De diluvio* de saint Avit de Vienne.¹ Si les graphies du manuscrit sont claires, cette lisibilité est toute trompeuse, car elle pose de nombreux problèmes d'interprétation, syntaxiques et lexicaux. Le sens s'extrait souvent d'une orthographe pleine d'idiosyncrasies déroutantes de prime abord, bien éloignées de la régularité d'Orm, et l'ambiguïté de maints passages n'est levée que par une confrontation attentive avec les sources.

Œuvre n'ayant d'autre témoin qu'elle-même, son vocabulaire se signale au lexicographe par une quintuple origine : vieil-anglais, latin, anglo-normand, scandinave, et même moyen-néerlandais, tissent ensemble la riche texture de ses racines.² Il n'est pas étonnant par conséquent que la critique antérieure se soit attachée au recensement des lexèmes qui en sont issus. Le glossaire de l'*editio princeps* de Richard Morris (1865, revue en 1873)³ avait à peine esquissé ce travail, relayé par une thèse de Gerhart Linke,⁴ quelques pages de Rolf Kaiser dans son étude géographique du vocabulaire moyen-anglais,⁵ et

¹ La dette au « Maître des Histoires » a été signalée pour la première fois par Bernhard ten Brink, *Geschichte der englischen Litteratur I. Bis zu Wiclifs Auftreten*, Strasbourg : Trübner, 1877, 2^e édition revue et augmentée par Alois Brandl, 1899, p. 247. Pour le rapport à saint Avit évêque de Vienne en Gaule (Alcimus Ecdicius Avitus, ca. 450-518), voir A. Fritzsche, « Ist die altenglische Story of Genesis and Exodus das Werk eines Verfassers? », *Anglia*, 5 (1882), 43-90, et Olof Arngart, « St. Avitus and the Genesis and Exodus Poet », *English Studies* 50 (1969), 487-95.

² J'emploie les abréviations suivantes : VA (vieil-anglais), MA (moyen-anglais), AC (anglais contemporain), AF (ancien français), AN (anglo-normand), LT (latin). Lorsqu'il y a un risque d'ambiguïté pour l'origine de la citation, j'indique GE devant un mot moyen-anglais tiré de *Genesis and Exodus*.

³ Richard Morris, *The Story of Genesis and Exodus, An Early English Song, About A.D. 1250*, Londres : Trübner, 1865, 2^e édition 1873, EETS OS 7.

⁴ Gerhard Linke, « Der Wortschatz des mittelenglischen Epos Genesis und Exodus. Mit grammatischer Einleitung », *Palaestra* 197 (1935), 1-165.

⁵ Rolf Kaiser, « Zur Geographie des mittelenglischen Wortschatzes », *Palaestra* 205 (1937) : 147-50 (sur *Genesis and Exodus*).

surtout par la thèse de Philip Buehler, inédite et en partie dépassée,¹ l'étude générale de Hans Käsmann sur le vocabulaire religieux moyen-anglais,² ainsi que le glossaire d'Olof Arngart dans son édition moderne du poème.³ J'appuierai les rudiments d'analyse exposés ici principalement sur ces deux derniers, le travail de Linke, ainsi que les entrées du *Middle English Dictionary*⁴ (*MED*) et de l'*Anglo-Norman Dictionary*⁵ (*AND*), en m'attachant aux seuls étymons et lexèmes d'origine française.

Dans mon propos, « français » se distingue de « roman », un peu comme « anglais » de « germanique ». La raison de cet emploi est un souci de précision linguistique : « roman » renvoie plus largement à l'aire linguistique correspondant à ce que les linguistes appellent « Romania », tandis que « français » signifie ici « qui se trouve attesté dans un texte en langue française ». Précisons d'emblée cependant que dans ces pages, l'adjectif ne réfère pas immédiatement au « français du Continent », qu'il s'agisse de la fiction commode du francien ou des

¹ Philip G. Buehler, « A Glossary to the Middle English Genesis and Exodus », Université de Pennsylvanie, 1968. Je n'ai pu consulter cette thèse à ce jour. Elle est sans doute devenue moins indispensable, dans la mesure où elle s'appuie sur la seconde édition de Morris (1873) ; voir à ce propos l'opinion d'O. Arngart, « Comment on a Commentary », *Neuphilologische Mitteilungen* 83 (1982), 426-9 : 426.

² Hans Käsmann, *Studien zum kirchlichen Wortschatz des Mittelenglischen 1100-1350. Ein Beitrag zum Problem der Sprachmischung*, Tübingen : Max Niemeyer, 1961 (Buchreihe der Anglia. Zeitschrift für englische Philologie 9).

³ Olof Arngart, *The Middle English Genesis and Exodus Re-edited from MS CCC 444 with Introduction, Notes and Glossary*. Lund : C. W. K. Gleerup, 1968 (Lund Studies in English 36) : « Glossary », 213-273.

⁴ *Middle English Dictionary*, Ann Arbor : The University of Michigan Press, 1954-, actuellement sous la direction générale de Robert E. Lewis. Au mois d'octobre 2000, le dictionnaire en est au fascicule « W.2 warwolf-wel », paru en 1999.

⁵ *Anglo-Norman Dictionary*, sous la direction de William Rothwell, Louise W. Stone et T. B. W. Reid, assistés de D. Evans (F-Q), S. Gregory (R-Z), D. A. Trotter (R-Z) et P. Staniforth (R-S), 7 fascicules, Londres : The Modern Humanities Research Association (avec la Anglo-Norman Text Society), 1977-1992.

différents dialectes de la zone d'oïl. Il est en effet possible de montrer que dans *Genesis and Exodus*, tous les lexèmes qui ressortissent à des radicaux et des thèmes de cette langue romane qu'est le français, sont attestés en anglo-normand.¹ Les avancées récentes en lexicographie du français d'Angleterre,² grâce notamment aux travaux de William Rothwell³ et de Tony Hunt,⁴ montrent la vitalité de l'anglo-normand, pendant au moins les trois siècles qui ont suivi la conquête de Guillaume. Prenant acte après eux de la complexité de cette archéologie linguistique et de son extrême pertinence pour le moyen-anglais, le présent travail se voudrait ainsi une contribution à l'étude de la dissémination de l'anglo-normand

¹ Une telle démonstration, qui inspire ces pages mais en excède le cadre imparti, devrait s'appuyer sur une comparaison aussi précise que possible entre les lexèmes de *Genesis and Exodus* et la quantité grandissante de documents portés à la connaissance des chercheurs attestant la variété et la richesse de l'anglo-normand.

² Pour une synthèse récente, voir D. A. Kibbee, *For To Speke Frenche Trewely. The French Language in England, 1000-1600: Its Status, Description and Instruction*, Amsterdam, Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, 1991 (Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science. Series III — Studies in the History of the Language Sciences 60).

³ Citons notamment, outre l'*Anglo-Norman Dictionary* dont il a été l'un des principaux maîtres d'œuvre : « The Role of French in Thirteenth-Century England », *Bulletin of the John Rylands Library* 58 (1975-6), 445-66 ; « Glimpses into our Ignorance of the Anglo-Norman Lexis » in Ian Short, éd., *Medieval French Textual Studies in Memory of T.B.W. Reid*, Londres : Anglo-Norman Text Society, 1984 (ANTS Occasional Publications Series 1), 167-79 ; « The Missing Link in English Etymology: Anglo-French », *Medium Ævum* 60 (1991), 173-96. Je remercie vivement Stephen Morrison pour les références de ce dernier article.

⁴ Au cours des quelque vingt-cinq dernières années, les travaux d'édition de Tony Hunt ont offert au lexicographe un corpus d'étude précieux. Voir notamment « The Anglo-Norman Vocabularies in MS Oxford, Bodleian Library, Douce 88 », *Medium Ævum* 49 (1980), 5-25. A l'évidence, le proto-dictionnaire du MS Douce 88 entremêle différents états de langue française (voire latin et français dans certains cas) parmi les entrées anglo-normandes, ce qui illustre les complications de l'histoire linguistique du ou plutôt des français d'Angleterre, et, par contrecoup, de leur immédiate postérité en moyen-anglais.

dans les strates particulièrement meubles de l'anglais de la seconde moitié du XIII^e siècle.

Au regard de cette histoire, les enquêtes précédentes sur le vocabulaire de *Genesis and Exodus* ont ouvert, par leur inachèvement, des pistes aux approches quantitative et qualitative. Classer les éléments selon leur provenance linguistique a parfois laissé transparaître la confusion de certains critères, voire de certaines données philologiques. Hormis la thèse de Buehler, les deux principaux recensements, ceux de Linke et d'Arngart, oublient chacun des racines ou des mots, si bien qu'ils se complètent dans une certaine mesure, et qu'en résumé l'on dénombrerait, selon les comptes, entre 60 et 70 lexèmes d'origine française. Par ailleurs, les travaux qualitatifs sont restés embryonnaires. Linke conclut son travail en avançant que les emprunts à la langue française peuvent être classés en grandes familles sémantiques, parmi lesquelles il cite le droit, la guerre féodale et la religion ; il range les mots d'origine latine également dans cette dernière catégorie.¹ L'entreprise de Käsmann embrasse tout le vocabulaire religieux, subdivisé en treize grandes familles sémantiques d'après sa table des matières,² et quelques considérations sur l'étymologie des lexèmes analysés y trouvent leur place *passim*, mais *de facto*, ce travail ne considère pas tous les mots d'origine française du corpus d'analyse. L'idée qu'il y aurait une spécificité d'ordre thématique des emprunts, et qu'elle se marquerait par une plus grande fréquence du vocabulaire d'origine française pour le riche champ sémantique de la religion (notamment les instruments du culte), est certes probante, mais ne peut rendre compte de la présence de tous ces lexèmes que si le classement en est exhaustif, précis et souple à la fois.

¹ Linke, *Der Wortschatz*, 161 : « Die romanischen Lehnwörter entstammen verschiedenen Kulturkreisen, es sind darunter Wörter aus dem Rechtswesen, wie z. B. prisun, table, office, lei, juste, u. a., andere aus dem Lehnswesen oder Kriegswesen wie serve, servise, pris, spie, hardi, gisarme, preie u. a. und letzten Endes verschiedene religiös-kirchliche Wörter, wie alter, idolatrie, paradis, sacrificise — eine Klasse, in die auch die lateinischen sich eingruppierten. »

² Käsmann, *Studien zum kirchlichen Wortschatz*, p. v.

Cette étude se propose d'essayer une première évaluation plus qualitative que quantitative du vocabulaire d'origine française : plutôt qu'à l'exhaustivité des racines et des mots du poème, elle s'attachera à celle des critères pour les répertorier, dans une perspective fonctionnelle. Il s'agit de poser la question de l'intelligibilité des étymons et des lexèmes, qu'ils aient été importés tels quels, ou qu'ils aient été morphologiquement absorbés dans la langue anglaise (éventuellement par l'adjonction de suffixes propres à une langue germanique), afin de voir les conditions de leur assimilation, ce qu'elle peut impliquer pour la composition de *Genesis and Exodus* et le fonctionnement du poème. Pour ce faire, j'ai été amené à ranger mes observations selon quatre grands domaines : les lexèmes « indécidables » et leurs éventuels discriminants graphiques, les concurrences lexicales entre racines anglaise et française, les lexèmes assimilés ou en voie d'assimilation (avec une attention particulière au phénomène de glose lexicale), et quelques *unica*, qui marquent les limites de la précédente catégorie. Il faut ici ajouter qu'à l'exception d'un seul exemple pris parmi les adjectifs de nationalité, sont laissés de côté les noms propres bibliques rencontrés dans le poème : ils feraient à eux seuls l'objet d'une autre enquête.

I. Lexèmes « indécidables » et discriminants graphiques

Le problème de l'identification et du traitement des lexèmes d'origine française est souvent plus complexe que les entrées des glossaires de Linke et d'Arngart ou celles du *MED* ne le laissent supposer. Les deux premiers sont trop succints, notant très rarement une éventuelle concurrence de racines (latine et française dans la plupart des cas). Le *MED* présente au début de chaque entrée des données étymologiques certes précieuses, mais trop brèves, et qui ont la fâcheuse tendance de trancher dans le vif pour des cas ambigus, dont on peut montrer plus ou moins aisément qu'ils entrent plutôt dans une catégorie à part entière, celle des indécidables. Même si l'on peut souhaiter que cette catégorie demeure aussi théorique et heuristique que possible, force nous est en effet de lui faire place dans la théorie lexicographique, en constatant dans *Genesis and Exodus* la fréquence d'un phénomène de concurrence étymologique, ou de poly-étymologie virtuelle : pour nombre de lexèmes, il n'est pas possible de distinguer

à coup sûr entre une origine latine ou française, ou, plus rarement, latine ou vieil-anglaise, voire triple dans quelques cas. Cet état de fait brouille le principe d'une référence étymologique unique et stable : il met en lumière les limites de nos connaissances, introduisant au contraire un principe d'incertitude qui rend compte de ce que nous pourrions appeler la co-occurrence d'adstrats sémantiques, à une époque donnée et dans un même texte. A ce titre, l'exemple de *GE table* paraît significatif. Le mot apparaît au pluriel au sens de tablette d'écriture (*tables*, 461) et de Table de la Loi (*tables*, 3578, 3613, *tabeles*, 3535). Linke et Arngart notent seulement qu'il vient de AF *table*.¹ En revanche, l'entrée dans le *MED* montre que l'origine peut être triple : certes AF *table*, *tabel*, mais aussi LT *tabula*, par l'intermédiaire du LT tardif *tabla*, et surtout VA *tabul(e)*, *tabele*, lui-même emprunté plus anciennement au latin.² C'est à ce point d'indécision que le phénomène d'adstrats co-occurents peut enrichir l'analyse, à condition d'affiner les critères autant que possible : quant à la composante étymologique « française » de ce lexème, les graphies *table*, *tabul(l)* sont attestées en anglo-normand.³ Dans un poème tel que *Genesis and Exodus*, elles pourraient avoir entraîné une sorte de remotivation sémantique entre les racines, comme si l'emprunt à l'anglo-normand avait rémunéré (au sens mallarméen du terme) le mot issu du vieil-anglais, jusqu'à partiellement fusionner avec lui — une fusion dont la graphie serait la trace indécidable. Il se pourrait qu'une telle analyse permette de rapprocher de la même manière des mots

¹ Linke, *Der Wortschatz*, p. 133 ; Arngart, « Glossary », p. 260.

² *MED* 11 (T), 1993 : 5-10, *table*, également *tabel(e)*, *tabil(e)*, *tabul(e)*, pluriel *tables*, etc. et *tabullus*, *tabel*, *tabil...* Pour une présentation claire du phénomène d'emprunt au latin en vieil-anglais, voir (pour les manuels français) André Crépin, *Deux mille ans de langue anglaise*, Paris : Nathan, 1994, ch. 25 : 161-70, et Colette Stévanovitch, *Manuel d'histoire de la langue anglaise des origines à nos jours*, Paris : Ellipses, 1997, ch. 7, notamment § II, C ; § III, B : 110-3. Dans sa *Sir Israel Gollancz Memorial Lecture* de 1992, Helmut Gneuss précise les conditions auxquelles l'emprunt en vieil-anglais a été appréhendé par la science philologique : « One might even say that the study of borrowing in Old English began with loan-formations and semantic loans, and not with loanwords » ; voir « Anglicae linguae interpretatio: Language Contact, Lexical Borrowing and Glossing in Anglo-Saxon England », *Proceedings of the British Academy* 82 (1993), 107-48 : 109.

³ *AND* 7 (T-Z), 1992 : 761, grande entrée *table*, *tabul*, -ull.

séparés les uns des autres par une taxinomie trop rigide, comme *GE cuppe* (2310, 2138) ou *kuppe* (2047).¹

A partir de là, pour un certain nombre de lexèmes il est possible, malgré l'ambiguïté planant sur l'étymologie, d'essayer un critère par discriminant graphique, selon un principe de « majorité » : dans le cas d'une double (triple) dérivation possible, un lexème aura d'autant plus de chances d'être de telle origine qu'il suivra de manière contrastive, dans la majorité de ses occurrences, la graphie la plus clairement identifiable possible d'un mot issu de l'ancien français, du latin ou du vieil-anglais. Le critère par discriminant graphique peut se révéler probant dans un certain nombre de cas, plus improbable dans d'autres. Il semble déterminant par exemple pour *GE alter*. Si cette forme, la plus fréquente dans *Genesis and Exodus* (758, 759, 1845, 1883..., pluriel *alteres* 3996, *alter* 4019), peut dériver soit de VA *alter* ou *altare* (emprunt direct au latin), ou de LT *altare*, en revanche, le poème moyen-anglais serait le premier texte où apparaissent des occurrences *auter* (1297, 1325) et *aucter* (612, 625), qui réfèrent plutôt à une origine anglo-normande, qui atteste notamment *auter(e)* et *aucter*.² Ce critère peut encore s'avérer utile pour *GE ysope* (AC *hyssop*), sous réserve de vérifications plus approfondies. Ce lexème se rencontre une seule fois, au cas régime (*wid ysope* 3156). Dans son glossaire, Arngart écrit qu'il vient de VA *ysope*, ce que confirme le *MED*, qui ajoute LT *hyssopum*.³ Cependant, le dictionnaire de Bosworth et Toller, pour ne citer que lui, ne donne pas pour majoritaire la forme VA *ysope*, par rapport à *ysopo*, indéclinable, ou

¹ Linke, *Der Wortschatz*, 43 et Arngart, « Glossary », 239, donnent seulement le vieil-anglais pour origine, c'est-à-dire, précisons-le, un emprunt ancien au latin : voir Stévanovitch, *Manuel d'histoire de la langue anglaise*, 110. Mais il faut ajouter les occurrences anglo-normandes : *AND* 1 (A-Cyvere), 1977 : 134, *cupe*, *co(u)pe*.

² *AND* 1 : 52, *auter*, *-ere*, *-ier* ; *aultier*, *autre* ; *alt(i)er* ; *aucter*. Le progrès des connaissances en lexicographie de l'anglo-normand permet ainsi d'affiner les rudiments présents dans *MED* 1 (A-B), 1956-8 : 532, *auter...* (plusieurs graphies répertoriées) ; Arngart, « Glossary », 214 ; Linke, *Der Wortschatz*, 21, 23 ; et Käsmann, *Studien zum kirchlichen Wortschatz*, 36.

³ Arngart, « Glossary », 237 ; *MED* 5 (I-L), 1968-73 : 309-10, *isope* 1 et 2. Linke, *Der Wortschatz*, ne semble pas l'avoir étudié, et Käsmann, *Studien zum kirchlichen Wortschatz*, ne le répertorie pas non plus.

ysopan, aux cas obliques,¹ tandis que AF *ys(s)ope* existe au moins dès 1120 et, pour l'anglo-normand, apparaît dans le premier des deux glossaires latin-français du MS Oxford, Bodleian Library, Douce 88 (XIII^e siècle).² En revanche, dans plusieurs cas, on ne saurait prétendre qu'il soit décisif. Si l'on considère par exemple l'un des substantifs les plus importants du lexique religieux, *GE angel* (67, 395, 409..., pluriel *angeles* 510, 1058..., *angles* 61, *angels* 1077) pourrait refléter un lexème issu de AN *angel*,³ contre *GE engel* (1803, 1809..., pluriel *engeles* 377, 1790...), venant de VA *engel* (plus anciennement LT *angelus*).⁴ Il en va de même, entre autres, pour *GE mentel* (2026, 2033), plus proche de VA *mentel* que de AN *mantel*.⁵

II. Concurrences lexicales entre racines anglaise et française

Il existe un important phénomène de concurrence lexicale. Le principe en est simple, l'interprétation complexe : dans plusieurs cas, deux lexèmes sont utilisés, l'un de racine latine, l'autre de racine germanique. Cette concurrence joue dans deux grands registres : d'une part, entre deux étymons de même origine ultime qui donnent deux lexèmes eux-mêmes proches, mais morphologiquement différenciés ;

¹ Joseph Bosworth et T. Northcote Toller, *An Anglo-Saxon Dictionary*, Oxford : Oxford University Press, 1898 : 1300, *ysope*. Ce dictionnaire demeure un outil commode pour une première estimation, lorsque l'accès à la *Microfiche Concordance* de l'Université de Toronto n'est pas possible.

² T. Hunt, « The Anglo-Norman Vocabularies... », p. 14, *hoc ysopus : ysope* (fol. 152rb).

³ *AND* 1 : 28, *angel*, -e ; *aungel(e)*, -elle, -il ; *a(u)ngle*, *ang(e)re*.

⁴ *MED* 1 : 525-7, *aungel*... Les graphies données sont indifféremment du type *angel* ou *engel*, et l'étymologie réfère à AF *a(u)ngel* et VA *engel*, tout en indiquant que « Early Middle English *angel*, *angles* are blends of Old English *engel* and Latin *angelus*. » Comparer avec Arngart, « Glossary », 215 ; Linke, *Der Wortschatz zum kirchlichen Wortschatz*, 22, 51 ; et Käsmann, *Studien*, 36, 80.

⁵ Pour Arngart, « Glossary », 243, il vient de VA *mentel*. Linke, *Der Wortschatz*, 93, ne renvoie qu'au vieil-anglais. D'après le *MED* 6 (M-N), 1975-9 : 157-8, *mantel* (*mantle*, *mantelle*, *mauntel*, *mentel*) peut provenir de VF *mantel*, LT *mantellum* ou VA *mentel*. Voir aussi *AND* 4 (M-O/U), 1985 : 405, *mantel*... (*mentel* n'y est pas attesté).

d'autre part, entre des lexèmes dont l'un est issu du vieil-anglais et l'autre a été emprunté au français (exceptionnellement au latin), et qui se retrouvent synonymes.

Pour la première catégorie, citons *GE dragun* (2924), qui s'oppose morphologiquement à *GE drake* (283). Il semble que l'on puisse distinguer une différence de sens, comme le note Arngart dans son glossaire¹ : *GE dragun* (issu de AN *dragun*, *drago(u)n...*)² serait un générique, à rapprocher de *GE wirm* (2925), tandis que *GE drake* (venant de VA *draca*, lui-même issu de LT *draco*) désignerait de manière spécifique le diable, sous l'aspect d'un être déchu, animal rampant. Ce genre de différenciation demeure toutefois relativement rare, et le cas de *drake / dragun* est peut-être exemplaire : il se trouve cité par David Burnley à la fin de son chapitre « Lexis and Semantics » dans la *Cambridge History of the English Language*, sans référence précise à un texte, pour illustrer ce que l'auteur appelle « the functioning of homonymic conflict ».³ Dans cette même catégorie, un phénomène particulier est celui des adjectifs de nationalité co-occurents, aux lexèmes issus d'étymons vieil-anglais et ancien français. Nous trouvons ainsi *GE ebru* (de AN *ebreu*, *ebru...*) et *GE ebrisse* (VA *ebreisc*) ; *ebru* est le lexème le plus représenté, employé aussi bien en adjectif qu'en adjectif substantivé, comme dans l'usage anglo-normand,⁴ tandis qu'*ebrisse* est toujours adjectif⁵ dans *Genesis and Exodus*.⁶

¹ Arngart, « Glossary », 223.

² *AND 2* (D-E), 1981 : 196, *dragun*, *-o(u)n*, *-unt...*

³ *The Cambridge History of the English Language*, vol. 2 1066-1476, éd. Norman Blake, Cambridge : Cambridge University Press, 1992 ; chapitre 5 : David Burnley, « Lexis and Semantics », 409-99 : 494-6.

⁴ *AND 2* : 201, *ebreu*, *-é*, *-u(i)*, adjectif et substantif.

⁵ Arngart, « Glossary », 224, *ebru*, adjectif (2572, 3220, 4035) ; adjectif substantivé au singulier (2657, 2674) ou au pluriel (*ebrius* 917, 3051, 4137, *ebrius* 2540, 2546, 2548, *ebrius* 3609, génitif pluriel *ebrius* 2607) ; *ebrisse*, adjectif (73, 2186, 2451, 2858, 2950). Voir *MED 3* (E-F), 1952-5 : 4, *Ebreish...*, *Ebreu* substantif et *Ebreu* adjectif.

⁶ Il conviendrait de prolonger la réflexion sur les adjectifs de nationalité dans le poème, en s'interrogeant sur les formes des substantifs et adjectifs pour exprimer « anglais », « français », « égyptien ».

Le second registre concerne la concurrence de lexèmes synonymes émanant de racines différentes. Dans *Genesis and Exodus* on notera par exemple les paires contrastives suivantes : *ðat / ðis hoten(e) lond* (960, 2508, 3704) et *ðe / ðat lond hoten* (4098, 4118), mais *ðe lond of promission* (4131) ; *merci* (1241 *goddes merci*, 2183, 2207, 3557, 3600, 3602...),¹ mais *með(e)* (195 *godes með*, 1044, 2498, 3011, 3601, 4076...) et *milc(h)e* (2903, 3603, 3728, 3732...). Pour ces derniers lexèmes, la co-occurrence est illustrée de manière saisissante en trois vers successifs. Dans une expansion de *Exode* 32, 31-2, Moïse s'adresse à Dieu après le bris des Tables de la Loi (3601-4) :

"Louerd," quad he, "ðin meðe is god,
 Merci get for ðin milde mod!
 Or ðu ðis folc wið **milche** moð [*loc Arngart add.*]
 or do min name ut of ðin boc."

Les mots ainsi employés (souvent des adjectifs) se rencontrent parfois en doublets, dans le même vers : ainsi *hardi and bold* (2121), *wis and pert* (3292), *wicke and feble* (1072).

Dans l'un comme dans l'autre registre, mais surtout pour le second, la question peut se poser de savoir ce qui motive ces co-occurrences : choix poétique, ou spécification lexicale réelle ? Il semble que, dans la majorité des cas, seul le souci de varier les vocables employés conduise à l'usage indifférent d'un mot ou de l'autre. La volonté d'user d'une palette lexicale enrichie peut être induite par des contraintes formelles, autant que par une volonté toute poétique d'explorer les ressources d'un idiome scripturaire qui s'éprouve. Un choix lexical distinctif conscient paraît cependant être intervenu au moins dans un cas précis, relevant du second registre précédemment distingué. Dans *Genesis and Exodus*, LT *fructus* est toujours rendu par l'emprunt à AN *fruit* (216, 327, 334, 336, 342, 2247), sauf lorsqu'il s'agit de traduire le notion d'arbre « donnant des fruits ». Plutôt que l'ancêtre du composé AC *fruit-tree*, ayant peut-être des propriétés définitoires moins marquées, le poème emploie le composé *birðheltre* (117-122) :

God bi-quad watres here stede,
 And erðe *brimen and beren dede.*

¹ AND 4 : 417, *merci*, *-ie*, *-in*, *-i(s)t* ; *merchi(e)*, *-chis*.

Ilk gres, ilc wurt, ilc **birðheltre**
His owen sed beren bad he.
 Of euerilc ougt, of *euerilc sed*,
 Was erðe mad moder of sped.

Le *MED* donne à *birthel* (ou *birtil*) un premier sens, pour lequel ce lexème entre en combinaison avec *tre* : « a fruit(-bearing) tree », et le seul exemple donné est celui de *Genesis and Exodus*¹. L'étymologie de *birthel* rapproche cet étymon du verbe *beren* et des substantifs *birthen* (qui donnera *burden*) et *birth* : il me semble traduire avec un haut degré de discernement sa source ultime, *Genèse* I, 11-12, où la fonction des arbres portant des fruits prend tout son relief :

(11) [Deus] ait / germinet terra herbam virentem et facientem semen / et **lignum pomiferum faciens fructum iuxta genus suum / cuius semen in semet ipso sit super terram / et factum est ita** (12) et protulit terra herbam virentem et *adferentem semen iuxta genus suum / lignumque faciens fructum / et habens unumquodque sementem secundum speciem suam [...]*

Le composé *birðhel-tre* insiste sur la fonction fructifère des arbres, que le verset biblique souligne. En la matière, ce n'est pas la source directe du poème qui peut nous éclairer sur le choix de ce mot, car le commentaire de Pierre Comestor ne met pas particulièrement en valeur cette fonction fructifère.² En revanche, un passage de l'*Hexaëmeron* de Robert Grosseteste, composé vers 1230-35, la glose lui aussi (Particula quarta, XX, 1-2) :

1. Lignum autem pomiferum pro fructifero posuit. Unde et translacio Septuaginta habet: « lignum fructiferum ». Omnis enim arborum fructus nomine pomi comprehenditur.

2. Est autem differencia inter fructum et semen. In omni namque fructu est semen, sed non omne semen fructus dicitur. Semen itaque proprie dicitur quod totum oportet terre inseri, ut ex eo conveniens fiat germinacio... Fructus autem est quod in se continet huiusmodi semen, et preter hoc habet aliquid circumdans semen...³

¹ *MED* 1 : 886, *birthel*...

² Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, PL 198, ch. V « De opere tertiae diei », col. 1059.

³ Robert Grosseteste, *Hexaëmeron*, éd. R.C. Dales et S. Gieben, London : Oxford University Press (pour The British Academy), 1982 (Auctores Britannici Medii Aevi VI) : 144.

Le rapprochement avec le *Lincolniensis* semble d'autant plus probant qu'il se poursuit, en des termes et avec une portée certes différents, par l'insistance dans les deux textes sur la distinction entre le fruit et le principe génératif propre à chaque espèce. S'il est vrai que ce choix lexical importe à ce point pour l'angle d'interprétation, une telle sensibilité discriminante dans *Genesis and Exodus* peut être le reflet vernaculaire de préoccupations contemporaines relatives au sens des mots. Ou plus qu'un reflet, la trace d'un souci herméneutique tourné vers la signification littérale, également partagé par les exégèses latine et vernaculaire.

III. Lexèmes assimilés ou en voie d'assimilation

Genesis and Exodus se signale par la présence de mots français non glosés, dont on peut supposer qu'ils furent compris tels quels sans difficulté, tant il est vrai que rien dans leur environnement ne vient expliciter leur signification, si ce n'est la logique du propos, dans le contexte immédiat : ainsi de *chartre*, *cite*, *gisarme*, *lentil*, *metal*, *pulment*, *prisun*... Par exemple, *prisun* et *chartre* se renvoient l'un à l'autre pour le sens, comme aux vers 2039-46, passage dense où se succèdent *prisun* (2040), *prisuner* (2042), *chartre* (2043), *prisunes* (2044 ; variante de *prisuner*) et à nouveau *prisun* (2046). Tout au plus note-t-on une très discrète explication pour certains de ces lexèmes, ainsi de *lentil* (1487-90)¹ :

Iacob an time him seð a mete,
Dat man callen lentil gete,
 And esau fro felde cam,
 Sag ðis **pulment**, hunger him nam.

On remarquera que le mot rare *pulment* (AN *polment*, *p(o)ulment*, issu lui-même du LT *pulmentum*)² se trouve de la sorte lui aussi tacitement contextualisé.

¹ AND 3 (F-L), 1983 : 383, *lentes*, substantif pluriel, et 384, *lentille*, -il (*lenticle*), substantif singulier et pluriel ; MED 5 : 836, *lentil(le)*, *lentile* (le MED donne *Genesis and Exodus* pour première occurrence).

² AND 5 (P-Q), 1988 : 540, *polment*, *p(o)ul-*, et les entrées *polmentage* et (*viande*) *polmentere* ; MED 7, (P), s. d. : 1454, *pulment*, *polment* (la référence à *Genesis and Exodus* y est la première occurrence). Kaiser, « Zur Geographie », 148, avait fait de ce mot l'un des critères pour ses recherches de localisation. Voir aussi Linke, « Der Wortschatz », 107, et Arngart, « Glossary », 250 (qui ne renvoie qu'à LT *pulmentum*).

Il faut distinguer de ces emprunts directs la catégorie des mots assimilés ou en voie d'assimilation, semi-glosés dans certains cas. L'assimilation revient à une anglicisation : elle s'opère par adjonction d'un suffixe anglais, procédé de formation productive qui reflète une sorte de richesse exploratoire exemplaire. Par exemple, la base adjectivale française *chast-*, après ajout du suffixe *-hed*, donne *chasthed* (2022) ; il convient de préciser que, pour ce lexème, la palatalisation est attestée en anglo-normand, contrairement à ce que les tendances phonologiques générales nous laissent attendre.¹ De tels alignements sont parfois propres au seul *Genesis and Exodus*. Ainsi, le substantif *cisternesse* (1942, 1960) correspond au radical *cisterne* auquel le poète a ajouté le suffixe *-(n)esse*. Ce radical vient de AF *cisterne* (lui-même issu de LT *cisterna*), attesté en anglo-normand sous cette même forme, comme par exemple dans trois des manuscrits d'une paraphrase en vers de l'Ancien Testament.² Il s'agit bien d'un nom au singulier, constituant un *hapax* : toutes les autres occurrences données dans le *MED*, graphiées *cisternes*, correspondent toutes à des pluriels, par la morphologie et par le sens.

Arrêtons-nous quelque peu sur l'étymon AN *lecher*,³ qui semble avoir été une matrice reflétant une certaine souplesse lexicogène dans *Genesis and Exodus*. C'est l'un des rares éléments que Linke ait

¹ AND 1 : 92-3, *chasteé, -té, -eté, -etie*. Sur l'absence de palatalisation des mots empruntés à l'anglo-normand, voir C. Stévanovitch, *Manuel d'histoire de la langue anglaise*, ch.7, § IV, A : 115.

² Voir MS Oxford, Corpus Christi College 36 (2^e moitié du XIII^e siècle), fol. 53va : « (Ruben parle) [...] une cisterne qui ueille est e anti[q]ue » (je n'ai pu consulter l'édition de B. E. Peters, Göteborg, 1958). Les deux autres principaux manuscrits, Londres, British Library Egerton 2710 et Paris, BNF f. fr. 902, ont été édités en parallèle par Pierre Nobel, *Poème anglo-normand sur l'Ancien Testament. Edition et commentaire*, 2 tomes, Paris : Champion, 1996 (Nouvelle Bibliothèque du Moyen Age 37). Egerton 2710 est de la « première moitié du XIII^e siècle » (tome 1 p. 17), BNF 902 du « milieu ou du troisième quart du XIII^e siècle » (tome 1 p. 16). Par rapport au vers cité d'après le MS d'Oxford, on pourra comparer la leçon « cisterne », commune aux trois manuscrits, avec Egerton 2710 fol. 7^va et BNF 902 fol. 5^vb (tome 2, pp. 62-3, vers 911 dans les deux poèmes). Notons qu'il n'y a pas d'entrée *ci(s)terne* dans AND 1 ; voir MED 2 : 282, *cisterne*...

³ AND 3 : 381, *lecher, -ere, -iere* ; *leccher(e* ; *lichierre*, substantif, et *lecher, -ier*, adjectif.

répertorié comme explicitement anglo-normand, sous la forme *lechour*.¹ Il entre en composition avec différents suffixes propres à une langue germanique, *-like*, *-fare*, *-craft*, *-hede*. On le rencontre d'abord sous la forme d'un adverbe, lorsque (*h*)*abram* se rend en Egypte et cache le fait qu'il est l'époux de *sarra*, craignant la convoitise des Egyptiens² (769-70) :

For ghe was fair witter-like,
And ðat folc luuede **lecherlike**.

Peu après, le poète rapporte que Dieu conserve intact l'honneur de *Sarra* en affligeant Pharaon de maladie, empêchant ainsi *al his lecherfare* (776) ; ainsi, *Sarray liuede in clene lif* (777). Le contexte qui précède immédiatement se conjugue à ce qui suit pour construire la cohérence et expliquer de manière tacite le sens de tous les mots. Plus loin, un vers (1064) suffit à présenter le vice des habitants de Sodome :

De migte **lecher-crafte** don

Ce vers se trouve en quelque sorte glosé par quelques vers (1072-4) :

For wicke and feble was here ðogt.
Dat folc vn-seli, sinne wod,
Do sori wrecches of yuel blod

Dans les deux cas, il s'agit d'occurrences pour lesquelles *Genesis and Exodus* est la seule autorité, et que le *MED* rattache à l'étymon *lechour*, substantif.³ Je les rattacherais plus volontiers à l'étymon AN *lecher*, d'autant que *lecher-crafte* et *lecher-fare*, eux-mêmes des *unica*, se distinguent par leur vocalique d'un autre *hapax*, le substantif *lechur-hed* (1997-2000) :

He [Potiphar] wulde don is **lechur-hed**
Wið ioseph, for hise faire-hed,
Oc he wurð so kinde cold,
To don *swilc dede* adde he no wold.

Si la dérivation *lech(o)ur* > *lech(o)ur-hede* est convaincante, le *MED* fait cependant assez illogiquement de *lechourhede* une entrée séparée,⁴

¹ Linke, *Der Wortschatz*, 82.

² La mutation respective de leurs noms en *abraham* et *sarra* est donnée aux vers 991-6.

³ *MED* 5 : 744-5, *lechour*, substantif.

⁴ *MED* 5 : 746.

alors qu'il vaudrait mieux rapporter ce mot à la grande rubrique *lechour-*, et faire à nouveau plus clairement la part de l'origine anglo-normande de ce radical.¹ Il faut ajouter à ces mots *GE lecherie*, qui tire plus directement son existence en moyen-anglais d'une provenance anglo-normande. Ce substantif apparaît pour le commandement qui porte sur les relations charnelles (3509-10) :

Oc **horedom** ðat ðu ne do,
Ne wend no **lecherie** to.

L'entour lexical immédiat du mot est remarquable : son emploi est comme préparé par un substantif germanique, *horedom*, au vers précédent. Même s'il est possible de distinguer une nuance sémantique entre *horedom* et *lecherie* (« adultère » opposé à « sodomie » ?), les deux lexèmes se font écho, convoquant ensemble le même champ sémantique. Par rapport à *lecher-fare*, *lecher-craft* ou *lechur-hed*, *lecherie* figure un moindre degré d'assimilation : il est le plus « français », partant le plus exogène des lexèmes,² mais il est statistiquement aussi représenté que son quasi-synonyme *golhed* (vers 534) issu de VA *galnes*.³ Contrairement aux autres passages, dans lesquels l'expansion de la matière tient lieu de glose diffuse implicite, c'est lui seul dans le poème qui se voit associé à un substantif précis, d'origine entièrement germanique, comme par glose « directe ».

Le processus de glose lexicale fonctionne en un certain nombre de lieux pour quelques mots latins, notamment les noms communs essentiels (*manhu*, 3329, qui donne *manna*, 3330 ; ou *pasche*, donné comme *fest*, 3157, et glosé de manière confuse par *Forð-for*, 3158), et

¹ *AND* 3 : 381, *lechur*, *-eur* ; *lecch(e)ur*, *-our* ; *licheor*, *-ur*, substantif. Cette entrée renvoie à *lecher* substantif.

² Käsman, *Studien zum kirchlichen Wortschatz*, 286-7, estime que *lechour* a préparé le terrain à *lecherie*, dans la chronologie des importations en moyen-anglais. Son propos n'est pas de distinguer entre *lechour* et *lecher* en tant que base de formation productive, puisqu'il rattache la série *lecher-fare*, *lecher-craft*, *lecher-hed*, *lecherlike* à *lechour*.

³ Arngart, « Glossary », 232, *golhed*. Pour confirmer la plus grande fortune de *lechour* par rapport à *lecherie* en moyen-anglais, Käsman, *ibid.*, précise qu'à côté de *golhed*, *lecherie* n'apparaît qu'une fois. Mais l'unique occurrence de *golhed* dans *Genesis and Exodus* mine quelque peu l'argument de la comparaison entre *lecherie* et *golhed*.

surtout les noms propres, dont l'origine ultime est l'hébreu. Ainsi, la ville d'Hébron a un autre nom plus ancien, « Cariatharbe », dont l'explication, donnée par Pierre Comestor dans son *Historia Scholastica*, au chapitre 45 de son commentaire sur la *Genèse*, est répercutée par le poète anglais, de manière plus claire pour la glose de *arbe* que pour celle de *cariath* (812-6) :

Ðat burge an oðer [n]a[m] lið on,
 It atteð cariatharbe,
On engle speche fowre cite;
Fowre: arbe, cariatht, am in,
 For ðat fowre biried ðor ben [...]¹

Sur ce modèle savant, cette activité d'explication se produit avec certains lexèmes anglo-normands qui se signalent soit par leur caractère inhabituel, soit par leur importance notionnelle, soit par les deux ensemble. Ainsi de *bigamie*,² aux vers 447-50 :

Dis lamech was ðe firme man,
 De bigamie first bi-gan.
Bigamie is unkinde ðing,
On engleis tale twie-wifing.

Le substantif *bigamie* est explicitement repéré comme exogène, puisque le poète l'a glosé. Mais une glose peut s'établir également de manière silencieuse, comme dans un passage où s'exprime l'idée de circoncision (1199-1202) :

De egtende dai ðat he [ysaac] was boren,
Circumcised he was, a-buten schoren;
 Ðor-of holden ðe ieuwes lay
 Circumcised on ðe egtende day.

¹ Pierre Comestor, *Historia Scholastica*, PL 198, ch. XLV « De descensu Abrae in Ægyptum, et de reditu ejusdem », col. 1093 : « Hebron civitas est, quae et Cariatharbe dicitur, id est civitas quatuor. Arbe enim quatuor, Cariath civitas, ibi enim sepultus est Adam maximus, et Abram, Isaac, et Jacob cum uxoribus suis ». *Genesis and Exodus* détaille aussi les patriarches enterrés à Hébron-Cariatharbe (vers 817-20). Le manuscrit comporte *man* au vers 812, que Eugen Kölbing propose de lire comme *nam* : voir « Kleine Beiträge zur Erklärung und Textkritik englischer Dichter — II. Zu der mittelenglischen Story of Genesis and Exodus », *Englische Studien* 3 (1880), 273-334 : 284. Voir la note de Arngart dans son édition, « Notes », 173.

² *AND* 1 : 68, *bigamie* (voir aussi les entrées *bigame*, *-am* et *bigamus*) ; *MED* 1 : 819-20, *bigamie* et *bigam*.

La seconde partie du vers 1200 est un véritable calque, qui transpose élément par élément le composé issu de l'anglo-normand,¹ lui-même provenant du latin. Faut-il le prendre pour le reflet d'une explication indispensable, ou plutôt d'une précision qui n'ajoute rien à un sens clair, mais donne la rime ? Ce passage correspond en effet à l'avant-dernière occurrence de l'étymon *circumcic/s-*, déjà employé *sans glose particulière* sous les formes du substantif *circumcicioun* (992) et du participe passé *circumcis* (999, 1002). Lorsqu'il apparaît dans le poème, le sens de cet étymon, et du rite qu'il évoque, a déjà pu être construit antérieurement dans le discours. Mais une telle construction du sens postule une linéarité dénotative de la référence, qui peut poser problème : une telle approche discursive n'est peut-être pas pertinente pour rendre compte de la manière dont le poète (le copiste ?) a référé à la circoncision. La réflexion pourrait bien entendu s'étendre à la sémantique de tous les éléments bibliques dans le poème.

IV. Aux limites de l'assimilation : quelques *unica*

Rares mais significatifs, certains passages mettent en lumière une activité linguistique et poétique qui semble refaire à l'envers le travail d'assimilation lexicographique, en rejetant les étymons du côté de la claire différenciation. Il faut citer d'abord un phénomène particulier : la citation d'une expression *en français dans le texte*. Après avoir expliqué en anglais la naissance de la première journée, le poète double son propos par une insertion jouant un curieux rôle d'*auctoritas* vernaculaire² (75-82) :

Forð glod ðat firme ligt,
 And after glod ðat firme nig.
 De daigening cam e[ft] a-gon,
 His firme *kinde dei* was a-gon
 On walkenes turn, wid dai and nig

¹ AND 1 : 99, *circumcice*, *-umciser*, *-unscizer*, verbe, et *circumcisiun*, *-oncision*, *-unscisioun*, substantif. Voir aussi MED 2 : 277-8, entrées *circumciden*, *circumcisen*, *circumcising* et *circumcisioun* (seule une étymologie latine est donnée pour cette dernière).

² Sur la complexité et les enjeux des déplacements d'autorité d'une sphère vernaculaire à l'autre (en l'occurrence du français à l'anglais), voir Rita Copeland, *Rhetoric, Hermeneutics, and Translation in the Middle Ages. Academic Traditions and Vernacular Texts*, Cambridge : Cambridge University Press, 1991, notamment chapitres 2, 5 et 6.

Of foure and twenti time rigt.
Des frenkis men o france moal
It nemnen un iur natural.

Ainsi annoncée, l'expression est tout à fait intelligible, mais présentée comme irréductiblement exogène, même si rien ne la distingue par la graphie ou la mise en page. Fait troublant, un passage de la *Bible Historiale* de Guiart Desmoulins, traduction de l'*Historia Scholastica* assortie d'un abondant commentaire de l'auteur, composée dans les années 1290-95 et appelée très tôt à une assez grande dissémination, comporte la locution en toutes lettres. Je cite la traduction commentée de Guiart (« Histoire sur ceste partie deuant ditte de Genesim ») sur *Genèse* I, 5 à partir du chapitre 3 de l'*Historia Libri Genesis* de Pierre Comestor (« De opere primae diei », traduit « De louorage du premier iour »), d'après l'édition par Rosemarie Potz McGerr de New Haven, Beinecke Library MS 129 :

Dont fut fait vespre et matin tout vn iour / Et ainsi fut adcomply vn **Iour naturel** / Cest a dire iour / et nuit ensamble. / Car premierement avec le ciel et la terre fut cree lumiere / laquele sen ala petit a petit au vespre / ainsi comme fait de present le iour / Et fut fait le vespre du premier iour / Sy sen ala la lumiere dessoubz terre / Et reuint a la iournee / ainsi comme fait ores le solleil / Et dont fut faite la matinee du second iour / Et en ceste maniere fut fait vn **Iour naturel** de .xxiiii. heures / Par la lumiere du iour quy vint deuant / Et par la nuit ensieuant quant elle fut finee.¹

La consultation d'autres manuscrits de la *Bible Historiale* confirme la grande stabilité du texte à cet endroit, à quelques petites différences près (orthographe, ordre des mots).² Si l'on ne saurait

¹ Rosemarie Potz McGerr, « Guyart Desmoulins, the Vernacular Master of Histories, and his Bible Historiale », *Viator* 14 (1983), 211-44 : 233. Le passage reproduit (MS 129, fols. 4v-5r) appartient au commentaire de Guiart sur *Genèse* I, 5 élaboré à partir de sa traduction commentée de Comestor.

² Ma consultation de Londres, BL, MSS Royal 19. D. iii et Royal 19. D. iv va dans ce sens. MS Royal 19. D. iv a été copié en Angleterre dans la première moitié du XIV^e siècle ; il transmet la forme la plus ancienne de l'œuvre, avec seulement le « petit Job », un abrégé de la présentation commentée du livre de Job. MS Royal 19. D. iii, plus tardif (vraisemblablement fin XIV^e ou début XV^e siècle), présente le second état du texte, avec le « petit Job » suivi du « grand Job ». Le livre de Job n'est cependant que la principale des différences entre les deux versions. Sur l'origine de cette distinction, voir Samuel Berger, *La Bible française au Moyen Age*, Paris : Imprimerie nationale, 1884, quatrième partie « La Bible Historiale », 157-220. Elle a été acceptée par la critique ultérieure ; voir notamment McGerr, *passim*.

affirmer que l'œuvre de Guiart Desmoulines puisse être la source directe de *Genesis and Exodus*, le rapprochement au moins à titre d'analogie probable vaut d'être fait, et exploré ultérieurement, d'autant que plusieurs manuscrits de la *Bible Historiale* ont été copiés en Angleterre.¹

Voici pour finir un mot que nous pourrions de prime abord ranger dans la catégorie III, *astronomie* (graphié *astronomie*, 789-92) :

Dor wunede abram in welðe and in frið,
Egipte clerkes woren him wið,
 And hem *lerede* witterlike
Astronomie and arsmetike;

Le petit champ sémantique du savoir dans le contexte antérieur immédiat (*Egipte clerkes*, *lerede*) semble avoir amené sans heurt ce mot du vocabulaire savant, accompagné d'*arismetike* (variante d'*arismetrique*), vocables tous deux issus de lexèmes français.² Pourtant, plus loin, le mot *astronomie*, ou plutôt peut-être sa forme latine originelle *astronomia*, semble devenu inintelligible au poète ou au copiste, dans un passage où le contexte aurait pu malgré tout le guider tout autant (2694, 2697-2701) :

And he [moyses] wurð *al-migt-ful* in ðat lond [Ethiopia].
 [...]
 Mai he no leue at hire taken,
 But if he it mai wið crafte maken.
 He was of **an strong migt wis;**

¹ B. ten Brink, *Geschichte der englischen Litteratur*, p. 247, avait suggéré comme source un passage du *Comput* de Philippe de Thaon. Voir les rapides discussions de Eugen Kölbing, « Kleine Beiträge zur Erklärung und Textkritik englischer Dichter », *Englische Studien* 3 (1880), 273-334 : 275-7, et de O. Arngart, *The Middle English Genesis and Exodus*, introduction, pp. 9-10.

² *AND* 1 : 38, *arismetike*, *arismat-*, *ar(t)metike* ; et 45, *astronomie*, *-omie...* *MED* 1 : 400-1, *ars-metrike*, *arismetike...* ; et 473-4, *astronomie...* (entrée qui ne prend pas en compte l'étymologie française ni ne recense les deux occurrences de *GE*). Par ailleurs, « astronomie » est attesté dès 1160 dans la langue française : voir le *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, éd. Paul Robert, 2^e édition entièrement revue et enrichie par Alain Rey, Paris : Le Robert, 1985, I (A-Bio) : 640-1 ; *Dictionnaire historique de la langue française*, éd. Alain Rey et al., Paris : Le Robert, 1995 (1992) : 133.

He carf in two gummes of pris
Two likenesses [...]

Tel quel, le vers 2699 est aberrant. Le mot d'origine française est décomposé en trois constituants germaniques (article indéfini + adjectif + substantif) que l'on a cru pouvoir y déceler, peut-être par influence du vers 2694. Il a perdu sa stabilité référentielle, ou plutôt, le processus de désinterprétation-remotivation qu'il a subi montre qu'il ne l'avait apparemment pas acquise de manière définitive, au moment de la composition ou de la transcription du poème.¹ On pourra certes objecter qu'il s'agit d'un mot « technique » à l'usage isolé, et qu'il ne reflète pas les mécanismes d'acclimatation des lexèmes français ; mais il n'en demeure pas moins que nombre de vocables de semblable teneur « technique » n'ont pas connu le même sort dans *Genesis and Exodus*. Par ailleurs, que ce curieux *hapax* soit le fruit d'un poète ou d'un copiste renvoie au même problème, mais avec une chronologie éventuellement différée. S'il est né avec le poème, c'est le niveau d'instruction (« literacy ») du poète en anglais, latin et français (anglo-normand) qui est en jeu. S'il tient en revanche à un accident de copie, il touche soit à l'état défectueux du manuscrit suivi, soit à la compétence linguistique d'un copiste. Dans ce second cas de figure, il se peut que les deux phénomènes soient imbriqués : une leçon obscure a pu interférer avec les capacités de « reconnaissance » d'un copiste, selon sa propre connaissance des trois langues, et influencer sur les éléments phonématiques qui sous-tendent cette graphie, véritable fabrication tératologique.²

L'étude des étymons et lexèmes d'origine française de *Genesis and Exodus* fait apparaître les modalités complexes de leur assimilation lexicale dans la langue du poème. Les observations que je me suis efforcé d'ordonner, ont pour but d'illustrer par un cas précis les tendances glossographiques dégagées dans les dictionnaires pré-cités et les manuels d'histoire de la langue anglaise.⁶¹ Celles-ci, bien

¹ E. Kölbing, « Kleine Beiträge », pp. 311-2, esquisse l'origine de la confusion sur le plan graphique, qu'il attribue au copiste. Voir aussi la remarque relative au vers 2699 dans le compte-rendu de l'édition de Morris par W. Schumann, « Anzeiger zu Band VI », *Anglia* 6 (1883), 1-32 : 23.

² C. Stévanovitch, *Manuel d'histoire de la langue anglaise*, ch. 7, § V, E : 123-5, parle plaisamment de « tératologie du lexique ».

attestées dans d'autres textes et en partie étudiées dans leurs grandes lignes, se raffinent à l'épreuve d'un poème où fourmillent des mots donnés pour premières occurrences en anglais par le *MED*. Les divers mécanismes à l'œuvre pour l'insertion-adoption des éléments français, se révèlent parfois bien difficiles à démontrer. Mais outre son intérêt lexicographique propre, une telle enquête tente aussi d'entrevoir, à fleur de lexique, certaines des circonstances de composition du poème, et c'est bien ce double terrain, cette articulation, qui m'importe ici. Beaucoup de choses s'y jouent pour l'avenir de la langue anglaise, mais beaucoup aussi à l'échelle du seul *Genesis and Exodus*. En particulier, le phénomène de glose lexicale des mots apparemment les plus difficiles, mais aussi les plus importants, me semble esquisser une importante continuité, si balbutiante et si peu systématique soit-elle, avec les techniques d'explicitation et de commentaire de l'exégèse historique et littérale de la Bible, développées exemplairement par André de Saint-Victor et prolongées notamment par Pierre Comestor — et dans une certaine mesure, indépendamment, par Robert Grosseteste. L'attention répétée aux choses et aux mots de l'Écriture n'entre pas pour rien dans le projet d'écriture de cet unique poème.

⁶¹ Outre *The Cambridge History of the English Language*, *op. cit.* (chapitres 2, 5 et 6), voir notamment (par ordre chronologique de publication) : Fernand Mossé, *Manuel de l'anglais du moyen âge des origines au XIV^e siècle II. Moyen-anglais*, Paris : Aubier, 1959, 3^e édition revue et mise à jour 1963, tome 1, essentiellement première partie, ch. 1, §§ 11-15 : 30-5 (« Traditions françaises » pour la graphie) et deuxième partie, ch. 5, § 62 : 82-3 ; J. A. Burrow et Thorlac Turville-Petre, *A Book of Middle English*, Oxford : Blackwell, 1992, deuxième édition 1996, réimp. 1997, première partie, ch. 3 « Vocabulary » : 15-9 ; A. Crépin, *Deux mille ans de langue anglaise*, ch. 23 à 25 : 149-70 ; Leo Carruthers, *L'anglais médiéval*, Turnhout : Brepols, 1996, première partie, § 2.2 : 30-4 ; C. Stévanovitch, *Manuel d'histoire de la langue anglaise*, ch. 7 « Le lexique », notamment § IV : 115-6.